

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

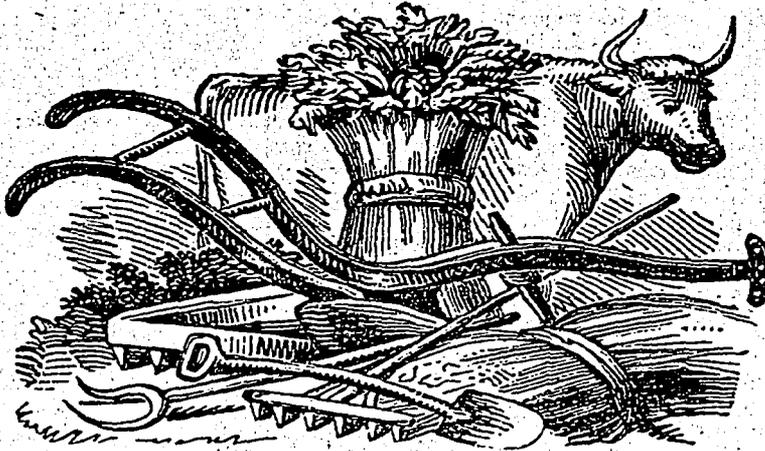
ABONNEMENT :

\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.



Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

ANNONCÉS :

1^{re} insertion, 8 cts. la ligne
2^e " " etc. 2 cts. " "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

CAUSERIE AGRICOLE

Des légumineuses fourragères

(Suite.)

DES TRÈFLES

Dans l'ordre de l'importance, les trèfles viennent en premier lieu.

Les trèfles comme toutes les autres plantes légumineuses sont souvent appelées à bon droit plantes *améliorantes*. Cette heureuse faculté est due à ce qu'elles puisent dans l'air atmosphérique qui les entoure, une énorme proportion de substances alimentaires que d'autres végétaux, les céréales par exemple, ne prennent que dans le terrain où ils sont implantés. Le sol après avoir donné une récolte de légumineuses n'a donc perdu que bien peu des principes qu'il contenait avant la croissance de ces plantes. Bien plus, après la récolte de ces dernières, le terrain reste couvert d'une foule de débris tels que racines, tiges et feuilles, qui sont considérées comme d'excellents engrais. Mais le sol a fourni bien peu de chose pour le développement des légumineuses; par conséquent les débris dont nous venons de parler, lui apportent beaucoup plus qu'ils ne lui ont enlevé. D'après cela, on doit comprendre que les trèfles et en général toutes les légumineuses, méritent parfaitement l'épithète de plantes *améliorantes* que nous venons de leur donner.

Cependant cet avantage ne se fait pas sentir avec une égale intensité dans toutes les circonstances; ainsi, il est très peu appréciable si les légumineuses n'ont que médiocrement réussi; c'est-à-dire si les feuilles et les tiges n'ont eu qu'une végétation languissante; le contraire arrive lorsque les plantes ont atteint leur développement le plus considérable. Cette différence d'action provient de ce que les légumineuses n'absorbent les gaz atmosphériques qu'au moyen de leurs parties vertes et surtout de leurs feuilles. Par conséquent plus ces dernières seront nombreuses et grandes, plus l'absorption sera considérable.

Classification. Le genre Trèfle comprend plusieurs variétés

dont les plus intéressantes pour l'agriculture sont les suivantes :

1o. Le trèfle des prés (*trifolium pratense*), c'est la variété que l'on nomme vulgairement, trèfle commun ou encore trèfle rouge.

2o. Le trèfle rampant (*trifolium repens*), vulgairement appelé trèfle blanc, c'est une variété précieuse pour les pâturages où on la voit souvent croître spontanément.

3o. Le trèfle hybride (*trifolium hybridum*), son nom vulgaire est trèfle Alsike; c'est une variété encore peu connue; mais que l'on cultive cependant dans quelques localités; les lecteurs de la *Gazette des Campagnes* la connaissent déjà un peu.

4o. Le trèfle incarnat (*trifolium incarnatum*), variété plus rare que les précédentes et que l'on ne rencontre guère que dans les jardins, il forme cependant un fourrage excellent.

Toutes ces variétés, à part la dernière, sont des plantes vivaces (plantes dont la souche persiste indéfiniment).

DU TRÈFLE ROUGE.

De toutes les variétés de trèfle, le trèfle rouge est celui dont la culture est la plus répandue.

Tous les animaux de la ferme le consomment avec avidité; mais il est surtout avantageux pour l'alimentation des vaches laitières, des bœufs à l'engrais et des moutons, tandis que le foin des prairies naturelles est plus profitable pour les animaux de trait.

On fait consommer le trèfle, soit à l'état vert pendant l'été, à l'étable ou au pâturage, soit à l'état sec en hiver.

Mais donné sans précaution à l'état vert, ce fourrage produit sur les bêtes à cornes et les moutons un accident que l'on nomme *météorisation*, ou l'enslure.

Voici ce que dit Mathieu de Dombasle à cet égard :

" La distribution de la nourriture verte aux bestiaux exige quelques précautions sans lesquelles il pourrait en résulter de grands inconvénients, surtout lorsqu'il est question du trèfle et de quelques autres plantes de la même famille. L'enslure ou la météorisation des bêtes à cornes, et d'autres accidents pour les

chevaux, peuvent être le résultat de la négligence avec laquelle on leur en laisserait manger à la fois une trop grande quantité, surtout lorsque les plantes sont très-jeunes ou lorsque les animaux ne sont pas accoutumés à ce genre de nourriture. On croit généralement que les animaux courent plus de dangers lorsque les plantes ont été coupées mouillées que lorsqu'elles étaient sèches, et j'ai partagé moi-même pendant longtemps cette crainte. Mais des observations plus soignées me permettent d'assurer aujourd'hui que cette opinion n'est pas fondée; et, s'il est une circonstance qui puisse rendre les fourrages verts plus dangereux pour la météorisation, c'est, au contraire, celle où ils ont été coupés très-secs et par un temps chaud. Mon expérience, à cet égard, se trouve d'accord avec plusieurs cultivateurs très-expérimentés qui m'ont communiqué leurs observations. C'est donc le matin, à la rosée, qu'il est bon de faire couper le fourrage que l'on veut faire consommer en vert."

Dans nos cultures nous n'avons pas l'habitude de nourrir le bétail à l'étable pendant l'été. Le pâturage libre est le mode presque exclusivement employé; mais le pâturage du trèfle est tout aussi dangereux que sa consommation en vert à l'étable: on devrait donc prendre beaucoup de précautions. Nous conseillons entre autres celle qui consiste à donner au bétail pendant les premiers temps du pâturage, un peu de nourriture sèche avant de le conduire dans les champs.

Cependant nous ferons remarquer que les animaux ne sont sujets à la météorisation que si le pâturage est exclusivement composé de trèfle; mais si l'herbe est formée d'un mélange de plusieurs espèces de plantes, les cas de météorisation deviennent très-rares.

Climat.—Le trèfle rend de très-grands services dans les pays froids comme dans les pays chauds. Cependant il ne donne ses meilleurs produits que dans les climats humides. La sécheresse diminue considérablement son produit de deux manières: au printemps, en retardant sa première végétation; en été, en arrêtant le développement de ses tiges et de ses feuilles. Dans nos localités, on ne peut retirer de grands avantages de la culture du trèfle, qu'à la condition de le faire venir dans les sols dont les couches inférieures conservent en tout temps une humidité constante; ce qui s'accorde parfaitement avec le principe que nous venons d'énoncer.

La fin du printemps et le commencement de l'été sont ordinairement remarquables par leur sécheresse excessive; la dessiccation du sol devient alors presque complète s'il ne peut puiser dans ses couches profondes une humidité que l'atmosphère lui refuse; dans cette circonstance le trèfle continuera à végéter d'une manière convenable: tandis que sur un sol où l'humidité fait défaut, la plante souffre.

Dans les contrées renommées pour leur bonne agriculture, on cultive le trèfle avec des soins minutieux, et on en obtient des produits abondants. Une des opérations les plus recommandables sous ce rapport, c'est l'irrigation. Par l'irrigation, on amène sur la surface du sol, une certaine dose d'eau qui contrebalance complètement le défaut d'humidité dans l'atmosphère. Si jamais cette opération s'introduisait dans notre culture canadienne, la surface consacrée aux fourrages en général, et au trèfle en particulier, doublerait, et même triplerait; alors, on verrait la richesse s'introduire dans nos fermes avec la grande augmentation des fourrages résultant de l'irrigation.

Enfin, le trèfle n'est pas sensible au froid, lorsque les tiges ne sont pas encore développées, mais plus tard, les froids tardifs lui font tort.—(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Jeudi dernier, les élèves du collège de Ste. Anne étaient

M. leur Directeur; ils ont eu un beau congé sous tous les rapports. La veille au soir, ils avaient donné une séance littéraire et musicale dans la salle où se font d'ordinaire les exercices publics. Quelques-uns ont lu des compositions philosophiques et littéraires; d'autres ont joué de petits drames anglais et français qui ont été fort goûtés de toute l'assistance. Nous devons faire une mention toute spéciale d'un dialogue français sur la nature du véritable progrès, de même que d'une très-jolie fable intitulée: "le loup et l'agneau," laquelle est une des plus spirituelles critiques que l'on puisse voir des partisans de la libre pensée: elle a été parfaitement déclamée. Plusieurs personnes ont exprimé un désir bien légitime: c'est que ces séances ou petites soirées de famille reviennent plus souvent.

Plusieurs projets de loi importants sont devant la Chambre locale, et ce sont eux, comme de juste, qui fixent particulièrement l'attention de nos législateurs. Espérons, pour le bien du pays, qu'ils les limeront de leur mieux et les mèneront à bonne fin. Nous avons déjà dit un mot du bill des notaires; il faut aussi mentionner le bill relatif à l'organisation et à l'encouragement des sociétés de colonisation, celui qui concerne les jurés et le jury, puis le code municipal. Toutes ces mesures ont subi leur seconde lecture; elles n'attendent plus maintenant qu'à passer par la filière d'une sérieuse discussion.

Le projet de loi, qui autorise la construction du chemin de fer Québec à Gosford, est passé en comité général.

On agit à Montréal la question des maisons de réforme et de correction en faveur de la jeunesse délinquante. On demande l'introduction du système anglais actuel, qui n'est, comme dit le *Nouveau Monde*, que l'application en grand de celui qui fut adopté par les Papes dans la création de l'asile de St. Michel à Rome, en 1705. D'après ce système, les jeunes délinquants se trouvent seuls réunis ensemble et le soin de les réformer est confié à des personnes charitables, animées du seul désir d'arracher ces malheureux au crime. L'état fournit une partie des fonds nécessaires à l'existence des maisons de réforme, leur donne l'autorité de sa sanction, puis la charité privée fait le reste. Rien ne saurait être plus agréable aux amis de l'ordre et du bien que l'adoption, dans la province de Québec, d'un semblable système, car il est depuis longtemps reconnu que nos grandes prisons ne sont que des écoles de vices, d'immoralité, et que c'est là que les novices dans le crime se perfectionnent au point d'être, à leur mise en liberté, de fameux scélérats. Il est plus que triste de se trouver en face d'un résultat de cette nature, quand on se rappelle que la punition infligée au coupable doit avoir pour but, non seulement de le réprimer, de contenir ceux qui seraient tentés de suivre ses traces, mais surtout de produire amendement chez lui. S'il est une réforme désirable et urgente, c'est assurément celle de notre système de prisons. Par elle, en effet, la société veillera d'abord à sa propre sécurité, puisqu'elle diminuera le nombre des criminels qui troublent son sein; mieux que ce cela même, elle les transformera en citoyens honnêtes et utiles; ensuite, elle remplira l'unique fin pour laquelle elle existe, qui est d'aider chacun de ses membres à opérer son salut éternel.

Mgr. l'évêque de Montréal a mis pied sur la terre de France, le 2 février, après neuf jours de traversée. Comme le dit le vénérable prélat: c'est un voyage providentiel. Malgré son grand âge, il n'a pas senti sur la mer les atteintes de la maladie; il a même pu célébrer trois fois la sainte messe.

Nous trouvons à notre grande satisfaction, sur le *Courrier du Canada* du 5 mars, une courte biographie du Révd. Messire Gabriel Nadeau, très-digne et saint prêtre, mort le 14 février dernier, à Ste. Luce de Rimouski, dont il était curé depuis 1842. M. Nadeau naquit à St Gervais, le 15 juin 1808, fit ses

études au Séminaire de Québec, professa deux ans à Nicolet, puis fut ordonné prêtre en 1837. Aussitôt après son ordination, il fut nommé vicaire à Rimouski, chez M. Picard, où il passa 5 ans. Il eut alors à desservir les missions de Ste. Luce, Ste. Flavie, Métis, Matane, Cap Chat, Ste. Anne des Monts et Mont Louis, c'est-à-dire une étendue de pays de plus de 50 lieues. Dieu seul sait toutes les fatigues et les misères qu'il eut à endurer dans ces pénibles missions. Ce n'est qu'en 1850 que M. Nadeau n'eut plus à s'occuper que de la seule paroisse de Ste. Luce. "M. Nadeau, dit en terminant l'auteur de la notice biographique, fut toute sa vie un modèle de douceur et d'humilité; il aimait, même dans les discussions théologiques, à passer pour peu instruit, quoique théologien profond. Tous gagnaient à le bien connaître. Il était le père des pauvres et de tous ses paroissiens: leurs larmes répandues sur sa tombe prouvent qu'ils ne l'oublieront jamais."

La législature du Nouveau-Brunswick a été ouverte le 4 mars, à trois heures.

Le même jour, le général Grant prenait possession de la Maison Blanche, au milieu d'imposantes démonstrations. Il paraît, d'après ce que transmet le télégraphe, que la courte harangue qu'il a lue en cette circonstance ne donne pas dans le sens des radicaux.

On parle fortement de relier la France à l'Angleterre de deux manières à la fois: par un tunnel et par un pont jeté d'une rive à l'autre.

Les journaux annoncent, d'après dépêches télégraphiques, la mort de M. Troplong, président du Sénat français, et celle de M. Alphonse de Lamartine. M. de Lamartine était âgé de 79 ans; nul, en France, ne naquit plus poète que lui. Il a fait de nobles vers, des vers d'une ravissante beauté, inimitables, on pourrait dire; mais aussi il en a fait de bien vides, et de très-craux. Le manque de foi a paralysé le magnifique talent qu'il avait reçu en don; puisse Dieu lui avoir fait miséricorde.

En Espagne, tout tourne de plus en plus au vilain, comme il ne peut manquer d'arriver quand l'engin qui imprime mouvement est la Révolution. Après avoir confisqué les biens du clergé, expulsé les Jésuites, fermé les monastères et démolé quelques couvents, les révolutionnaires espagnols volent aujourd'hui les propriétés mobilières, les objets d'art, les ornements précieux, même les reliquaires. Ils chassent les prêtres, en tuent quelques-uns et ferment quelques églises. Tout cela se fait au nom de la liberté, de la fraternité, du plus grand bien de l'Etat. On a même poussé l'impiété jusqu'à insulter le Nonce apostolique, le représentant du Saint-Siège, à vociférer contre Rome, à crier mort aux prêtres. Le jour n'est pas éloigné où Dieu se lèvera, soufflera sur cette écume de la société, qu'on nomme révolutionnaires, et la réduira à néant.

D'après une lettre de Garibaldi à l'un des complices de la révolution italienne, Ricciardi, on voit, dit la *Revue du Monde catholique*, que "la libre pensée essaiera de tenir ses assises générales, un même temps que les évêques du monde entier seront réunis à Rome en concile... le contraste sera frappant; la Providence le permettra, sans doute, afin que les peuples voient mieux encore où est le bien, où est le mal, où est la vérité, où est l'erreur, où est Dieu, où est Satan."

On sait que le patriarche de Constantinople n'a pas voulu recevoir la lettre du Pape. Plusieurs des évêques, qui le reconnaissent pour chef, ont suivi son exemple. Les évêques de Trébizonde et d'Andrinople n'ont pas montré ce fanatisme. Le premier a baisé l'encyclique, l'a pressé sur son cœur, l'a posée sur son front et s'est écrié de temps en temps: "O Rome! ô Rome! O saint Pierre! ô saint Pierre!" Mais c'est tout ce qu'on a pu tirer de lui. Beaucoup de Grecs schismatiques blâment la conduite du patriarche et des évêques qui ont suivi son exemple.

En Russie, l'encyclique de Pie IX a été publiée par le plus grand nombre des journaux et on assure que cette publication a produit un excellent effet.

On lit dans la *Revue du Monde catholique*: "A l'occasion du cinquantième anniversaire de la première messe de Pie IX, anniversaire qui vient au mois d'avril prochain (le 10), tous les pays allemands s'émeuvent et se proposent d'envoyer au Pape de généreuses offrandes, en même temps que des adresses qui se couvrent de signatures. L'adresse rédigée l'année dernière au Congrès catholique de Bamberg recueille tant de signatures, qu'on pense qu'il faudra une vingtaine de volumes pour les contenir: ces volumes seront splendidement reliés... Le Tyrol se prépare à répondre magnifiquement à l'appel qui lui est fait. La Bavière a l'intention d'offrir cinquante coffrets en argent remplis d'or pour le Denier de Saint-Pierre."

On lit encore dans la *Magasin catholique*: "Les tribulations de l'auguste Chef de l'Eglise suscitent chaque jour d'admirables dévouements et font naître, jusque dans les cœurs des petits enfants, des inspirations à la fois nobles et gracieuses."

Tout dernièrement, un jeune garçon de huit ans, auquel on reprochait d'être peureux, prit la résolution de se corriger de ce petit défaut. Plusieurs fois son père, l'un des plus honorables propriétaires du Beaujolais, l'avait invité, pour l'aguerrir, à se rendre seul, la nuit, jusqu'à un point indiqué du parc; l'enfant avait reculé d'effroi à ces propositions. Mais un jour, se ravissant: "Je vous obéirai, mon père," dit-il, "si vous me promettez une récompense de deux cents francs."—Qu'en veux-tu faire?—"C'est mon secret." Le père, doublement curieux de voir l'issue de cette résolution, promit la récompense. La nuit tombée, l'enfant part sans hésiter, arrive au but, et revient demander le prix de son héroïsme. Le père tint sa promesse.

"Alors l'enfant court chercher une feuille de papier, et, d'une main émue, écrit une lettre conçue à peu près en ces termes:

"Très-Saint Père,

"Je vous envoie deux cents francs, que je viens de gagner pour avoir fait un acte d'obéissance. Je vous demande votre bénédiction afin que je devienne brave, et que je sois capable, lorsque je serai grand, de devenir un bon zouave pontifical."

"Le père s'est chargé avec bonheur de l'envoi de la lettre et de l'offrande.

"Peu de temps après, la lettre est revenue de Rome, portant au bas un mot du bon Pie IX, annonçant que la bénédiction demandée était accordée avec empressement par le Vicaire de Jésus-Christ, qui, à l'exemple de son divin Maître, se plait à écouter les vœux des âmes innocentes."

Le "Naturaliste" en déshabillé

Le *Naturaliste* est plus digne de compassion que jamais. Et ne discute plus, il ne raisonne plus, il ne déraisonne même plus sous prétexte de faire de la science, non; il est fâché, il veut se fâcher encore, se fâcher jusqu'au délire. Tel est son cas actuellement. Il mourra même avec la plus grande joie du monde, pourvu qu'il crève de colère contre nous. Son impuissance Rexaspère, et à ce point qu'il donne dans le genre le plus bas de tout, celui où tombe la grossièreté, parvenue à maturité parfaite. Franchement, le *Naturaliste* de février aura à rougir de lui-même quand, redevenu calme, il relira deux des pages qu'il nous a consacrées: à l'heure qu'il est, plusieurs ont honte pour lui. Nous reproduisons dans toute leur crudité ces deux pages d'un style et d'un genre innommés; c'est la plus terrible vengeance que nous puissions tirer de lui: le journalisme n'a encore rien enfanté de pareil.

avant l'aurore pour faire la boucherie à la marée montante, ont-ils plus raison que ceux qui attendent pour le faire que le soleil soit monté à l'horizon ? Sur ce dernier point les opinions sont partagées parmi nous, nous serions heureux de savoir ce que vous en pensez.

30. En est-il de même pour ce qui est du temps de semer les grains ? les phases de la lune ont-elles là encore quelque influence ? Est-il vrai, comme on le croit généralement à la campagne, que quand on sème le blé (il en est de même de tous les autres grains suivant l'opinion vulgaire) au plein de la lune, il dévient plus long.

40. On croit généralement, et c'est, je pense, un fait appuyé sur l'expérience, que les patates semées pendant le croissant de la lune, croissent en herbe, ou comme on le dit communément *montent en orgueil*, et que le rendement fait défaut ; il en est ainsi non-seulement des patates, mais encore des choux qui, lorsqu'ils sont plantés dans la même phase de la lune, montent en orgueil et ne pomment pas.

50. On croit encore qu'il est important de tondre les moutons de préférence dans une phase de la lune plutôt que dans l'autre, je ne puis dire laquelle, et cela par rapport à la qualité ou à la quantité de la laine. Est-ce encore un préjugé vulgaire ? ou est-ce fondé sur l'expérience ? Je le crois, et je serais heureux d'avoir votre opinion sur le sujet.

60. C'est une opinion généralement admise que les érables donnent beaucoup plus d'eau dans le déclin de la lune que durant le croissant. Est-ce encore une superstition ? Quant à moi, cette opinion me paraît encore être un fait basé sur l'expérience. Là-dessus encore je serais heureux de connaître votre opinion.

J'aurais encore une foule de questions à vous soumettre, toutes semblables aux précédentes pour le genre et l'expérience, pour la forme et le fond ; mais je m'en tiens là aujourd'hui, pour ne pas abuser de votre complaisance, me proposant de revenir sur le sujet, si vous voulez bien accueillir cette première communication et vous donner la peine de répondre à mes questions.

Je regrette beaucoup de n'avoir pas la capacité requise pour traiter convenablement le sujet que j'ai choisi et accomplir la tâche que je me suis imposée ; mais j'aurai atteint mon but, si vous voulez bien répondre à mes questions, vous qui avez mission d'instruire la classe agricole sur ses véritables intérêts.

JEAN DIONNÉ.

St. Paschal, 25 février 1869.

Nous dirons d'abord à notre correspondant que la science n'a pas encore répondu aux diverses questions qu'il nous pose. " Il y a quelques années, disait l'abbé Moigno en 1859, la science officielle niait carrément une influence quelconque à la lune sur les changements de temps, sur la température et sur la végétation."

La science est naturellement prétentieuse. Elle n'aime pas à recevoir des leçons du vulgaire. Tout ce qu'elle n'a pas trouvé au fond de ses creusets ou observé dans ses observations est mis de côté comme non avenue. On nie rondement ce qu'on ne peut expliquer. Cependant, il faut bien que, sur quelques points, pressés par l'évidence des faits, les savants donnent une explication quelconque.

Le R. P. Secchi, par exemple, Directeur de l'Observatoire romain, cité par l'abbé Moigno dans son *Annuaire*, après avoir constaté dans une note adressée à l'Académie des sciences en 1858, la grande puissance photogénique de la lune, ajoute : " On sait combien le peuple, et les agriculteurs surtout, attribuent d'influence à la lune. Parmi les horticulteurs des environs de Rome, il est admis en principe que certains légumes ne doivent pas être semés à la nouvelle lune, alors que la nuit est sombre, parce qu'ils se développeraient trop vite et monteraient en graine, tandis qu'ils se développent avec la lenteur convenable

lorsqu'ils sont semés en pleine lune. En supposant ces faits exacts, ne pourrait-on pas trouver la raison dans l'action stimulante des rayons lunaires ? Les plantes semées à la nouvelle lune se trouveront sorties de terre au moment de la pleine lune, et il est très-probable que l'activité de la lumière lunaire, s'exerçant sur des germes tendres encore et très-sensibles, aident plus puissamment à accélérer leur végétation, que si elle s'exerçait sur des plantes parvenues à un âge plus avancé. Au contraire, si on sème en pleine lune, les germes sortiront de terre à la nouvelle lune, et passeront la période de leur plus grande sensibilité hors de l'influence de la lumière lunaire. Quoiqu'il en soit, l'influence de la lumière lunaire ne doit pas être nulle sur la végétation, si elle est sensible sur les réactifs ordinaires."

C'est un académicien qui parle, car le R. P. Secchi est membre de l'Académie française.

Le célèbre Arago a lui-même avoué dans son *Astronomie populaire*, à propos de la croyance populaire de l'influence de la lune sur la température, croyance regardée d'abord comme un préjugé, " qu'il demeure constaté une fois de plus que l'opinion populaire ne doit pas être rejetée sans examen."

Prenant acte de cet aveu, nous dirons à notre estimable correspondant qu'il ne doit pas craindre de tomber dans la superstition, en attribuant à la lune une influence quelconque dans les différents cas qu'il suppose.

Une chose qui doit bien faire réfléchir les savants c'est la généralité de ces croyances populaires, car on les trouve partout les mêmes à peu près, en Italie, en France et en Angleterre comme en Canada. Une opinion si générale résultant de l'expérience de tant de milliers d'individus doit compter pour quelque chose. M. Arago ne veut pas qu'on la rejette sans examen.

Ce qui sans doute empêche la science de tirer, dès à présent, des conclusions à peu près certaines sur ces questions, c'est que les faits allégués n'ont jamais été examinés avec assez de suite et de méthode.

Notre correspondant voudra bien se contenter de ces remarques générales qui répondent suffisamment à sa 3^{me}, 4^{me}, et 6^{me} question. Si une plume plus savante que la nôtre veut bien donner une solution plus précise et plus complète nous en serons bien aise.

Quant à la question de savoir si pour l'élevage il faut donner la préférence aux animaux nés dans le croissant de la lune, nous ne saurions le dire. Mais tout ce que l'on sait c'est que les animaux qui naissent au plein de la lune sont plus forts et plus vigoureux.

La science n'a rien non plus de positif à dire sur la question de savoir s'il est mieux, 1^o de faire la boucherie des animaux à l'heure de la marée montante ; 2^o de tondre les moutons au croissant ou déclin de la lune ? Chacun peut là-dessus s'en rapporter à sa propre expérience sans craindre de se rendre coupable de superstition. La nature n'a pas encore révélé tous ses secrets.

Ceux qui attribuent une influence quelconque à la marée montante sont dans l'erreur. Ils prennent l'effet pour la cause. Les marées sont dues à l'attraction lunaire. Ceux-là se trompent aussi qui disent que la viande se gâte quand on l'expose aux rayons de la lune. Lorsque la lune brille, dit l'abbé Moigno, le ciel est serein, les corps et la surface de la terre se refroidissent ; ils se couvrent de rosée ou d'humidité. Or la viande se putrifie plus vite quand elle est plus humide que lorsqu'elle est sèche ; la lune n'est pour rien dans cet effet de putréfaction ; elle est seulement l'indice d'un ciel serein.

La même observation s'applique à la terrible *lune rousse* qui inspire tant d'effroi aux agriculteurs et aux jardiniers dans les

nuits d'avril et de mai. S'ils se trompent, dit Arago, c'est seulement dans les conclusions, en attribuant la gelée à la lumière de la lune. Cette lumière n'est que l'indice d'une atmosphère sereine. C'est par suite de la pureté du ciel que la congélation des plantes s'opère. La lune n'y contribue aucunement, qu'elle soit couchée ou sur l'horizon, le phénomène a également lieu et l'observation des jardiniers est incomplète.

Ce qu'il y a de bien constaté aujourd'hui pour les savants c'est 1o l'action de la lune sur l'atmosphère ou sur la pression du baromètre; 2o sur les changements de temps; 3o sur la température terrestre; 4o sur le magnétisme terrestre; 5o sur la végétation; 6o sur la vue.

En définitive ce qu'il nous paraît plus sage de répéter en pareille matière est de répéter avec le célèbre Arago parlant de l'influence de la lune sur la température: "Il est constaté une fois de plus que l'opinion populaire ne doit pas être rejetée sans examen."

Petite chronique agricole

Jeudi dernier nous avons été de nouveau menacés d'une tempête de neige, mais fort heureusement elle n'a pas eu de suite, ce n'a été le fait que de quelques nuages errants. Au bout de quelques heures le beau temps nous est revenu, et depuis nous jouissons d'une très-belle température. Cependant le froid continue de régner. Grâce à sa persistance, les glaces du fleuve se sont arrêtées dans la nuit de dimanche au Saut de la Chaudière, nous dit le *Courrier du Canada* de lundi de cette semaine. Espérons qu'à l'avenir toute tentative de ce genre échouera, car, à l'époque où nous sommes, un pont de glace serait un hors-d'œuvre.

Ce matin, mercredi, le ciel est couvert, et la neige commence à tomber avec un entrain qui promet.

Si le proverbe qui dit: "beaucoup de neige, beaucoup de sucre," n'est pas faux, nous allons en avoir une sérieuse récolte ce printemps. C'est pourquoi si nos cultivateurs prennent la chose à la lettre, ils devront se précautionner d'avance. La prudence derra leur dire que cette année; combustible, bouilloire, etc., devront être doublés, et même triplés, et cela en proportion des espérances, car autrement on s'exposera à perdre quelque chose de l'abondante manne promise. Il faut donc que nos *sucriers* fassent la préparation prochaine, et s'arment de courage, car la hauteur de la neige dans les bois nous dit que les travaux du sucre seront ardues. Mais ces gars sont difficiles à effrayer, et la vue de la récompense promise par le vieux proverbe canadien, "année neigeuse, année fructueuse," les fera bien marcher de l'avant. Pour nous, nous leur souhaitons de tout cœur abondante récolte.

FEUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

XVI

Zitzka et les seigneurs de Bohême

(Suite.)

— C'est ce que je pensais! s'écria le baron de Rotenberg, incapable de contenir la rage qui le dévorait à l'idée que c'en était fait de ses projets, et cherchant à faire tomber sa colère sur quelqu'un. C'est ce que je pensais, ajouta-t-il; cet imposteur d'Autrichien était un espion ligué avec les Taborites.

— Si ce n'était pas le fait d'un lâche de frapper un homme à terre, dit Henri de Brabant, je te ferais rétracter ce mensonge!

— Menteur toi-même! vociféra le baron de Rotenberg emporté par la passion: périsse le traître qui ose ainsi m'insulter!

Il bondit comme un tigre, et son épée allait s'abattre sur la tête de Henri de Brabant, lorsque ce dernier para le coup avec

une adresse presque miraculeuse. Les fers se croisèrent, grincèrent l'un contre l'autre, mais dix secondes ne s'étaient pas écoulées que le chevalier fit sauter des mains du baron de Rotenberg son épée, qui alla tomber à l'autre bout de la salle.

Le marquis de Schomberg et le comte de Schonwald saisirent le baron par le bras, et le retinrent, comme pour le soustraire à la vengeance du chevalier.

Henri remit tranquillement son épée au fourreau; en disant: — Ne craignez rien pour votre ami, messeigneurs, je lui fais grâce d'un châtement auquel nul de vous, si je l'eusse voulu, n'aurait pu le soustraire.

— Par le Ciel! exclama Zitzka que cet incident avait péniblement affecté, le baron de Rotenberg mérite d'être châtié pour l'outrage qu'il a tenté d'infliger au chevalier le plus honorable qu'ait jamais vu le monde. Comment, messeigneurs, cria le chef taborite d'une voix de stentor et en fronçant les sourcils, est-ce donc ainsi que vous cherchez à calmer mon courroux et à mériter votre pardon? Je connais Henri de Brabant, c'est vrai, mais il n'est pas ligué avec les Taborites, et à plus forte raison n'est-il pas leur espion. Plût à Dieu qu'il fut mon allié! ajouta Zitzka en adressant un regard d'intelligence à notre héros: mais, hélas! il est bien plus probable qu'il deviendra pour moi un ennemi!

Espérons que cela ne sera pas, brave Zitzka, dit Henri en se remettant de la surprise que lui avaient causée les dernières paroles du chef taborite. Puis, s'approchant de Zitzka, et fixant sur lui un regard scrutateur, il murmura à voix basse: — Vous savez qui je suis?

— Oui, répondit le guerrier sur le même ton.

— Alors, gardez-moi le secret, Zitzka, dit le chevalier: je te conjure au nom de l'amitié que nous nous sommes jurée l'un à l'autre dans votre tente, par les bagues que nous avons échangées.

— Ne craignez rien, répliqua le Taborite en l'interrompant, votre secret est en sûreté avec moi.

Ce dialogue n'occur pa que quelques instants, durant lesquels les seigneurs reprirent leurs sièges autour de la table, faisant connaître ainsi qu'ils étaient prêts à entendre les propositions, ou plutôt les conditions que Zitzka avait à leur faire.

Henri de Brabant se rassit également sans avoir l'air de s'apercevoir des regards courroucés que lui lançait le baron de Rotenberg.

— Messeigneurs, dit Zitzka toujours appuyé contre le pilier, et paraissant de là dominer l'assemblée, avant de vous parler des affaires de notre patrie, je dois repousser, comme l'a fait le chevalier lui-même, l'accusation portée contre lui, et vous donner de nouveau l'assurance qu'il n'existe entre lui et moi que des relations honorables pour tous les deux. Quelque grande que soit la différence qui nous sépare dans nos opinions et dans nos idées politiques, quelque invétérée que soit la haine que vous me portez, messeigneurs, si vous voulez dire franchement la vérité, vous reconnaîtrez que pas un parmi vous n'oserait m'accuser de fausseté ni de mensonge. Non, Zitzka n'a jamais menti, et vous pouvez le croire quand il affirme que jamais dans sa vie il n'a rencontré un cœur plus loyal, plus généreux et plus noble que celui qui bat dans la poitrine du chevalier Henri de Brabant.

— Je vous remercie, Zitzka, de vous être fait ainsi le défenseur de ma réputation si infâmement attaquée; mais il est inutile d'insister davantage sur ce sujet, pour le moment. Le temps viendra qui révélera bien des choses extraordinaires, continua le chevalier; et le jour est proche, messeigneurs, ajouta-t-il en se tournant vers les divers personnages assemblés, où vous regretterez d'avoir été si prompts à prendre parti contre moi.

Les seigneurs ne répliquèrent pas: les incidents qui avaient précédé l'arrivée de Zitzka étaient encore tout frais dans leur souvenir, et les accusations du baron de Rotenberg avaient laissé dans leur esprit une impression que rien qu'une explication pleine et entière n'aurait pu effacer. Mais, cette explication, le chevalier ne paraissait pas disposé à la donner. Ils voulurent bien croire, ainsi que l'affirmait Zitzka, qu'il n'était pas un espion des Taborites, mais il restait toujours sous le poids de l'accusation portée contre lui, c'est-à-dire de s'être introduit parmi eux, en alléguant un nom, un titre et un rang qui ne lui appartenaient pas.

Mais les choses, par suite de la soudaine apparition de Zitzka, avaient pris une tournure si inattendue, qu'il importait peu maintenant aux seigneurs que le chevalier fût ou ne fût pas un envo-

yé du duc d'Autriche. Ils n'avaient plus d'yeux que pour le chef taborite qui, en ce moment, avait sur eux droit de vie et de mort, et qui allait prononcer leur sentence.

Zitzka prit alors la parole de sa voix la plus vibrante et la plus solennelle.

— Je vous ai déjà affirmé, messeigneurs, dit-il, que la résistance serait inutile, et que vous êtes complètement en mon pouvoir. Les passages qui conduisent à cet appartement sont occupés par mes troupes, et il suffirait d'un seul mot de ma bouche pour vous pendre tous à la plus haute tour du château, mais je veux être miséricordieux : bien plus, je désire rendre la paix à la Bohême ; écoutez donc les conditions que j'ai à vous imposer. Il est bien connu, messeigneurs, continua Zitzka, que la princesse Elizabeth se tient cachée dans l'espoir que son nom deviendra quelque jour un signe de ralliement pour les amis de la royauté. Il est également certain que le feu roi possédait de vastes trésors qui ont disparu du palais en même temps que la princesse. Écoutez donc, messeigneurs, exclama le Taborite en élevant la voix, et d'un ton qui montrait assez qu'il resterait sourd à toute espèce de supplication, écoutez donc à quelles conditions vous pourrez sauver vos têtes du bourreau et vos propriétés de la confiscation.

— Et ces conditions ? crièrent plusieurs seigneurs avec anxiété.

— C'est qu'on me livrera la princesse Elizabeth et ses trésors ! répondit Zitzka.

— Par le ciel ! je jure que j'ignore où est cachée Son Altesse royale ! s'écria l'un des seigneurs.

— Et moi aussi ! dit le baron de Rotenberg avec indignation ; et lors même que je le saurais, je périrais plutôt que de livrer une malheureuse orpheline !

— Messeigneurs, reprit le chef taborite avec sévérité, je ne demande pas qui de vous connaît ou ne connaît pas la demeure de la princesse ; je ne tiens pas à savoir non plus quel parti chacun de vous est décidé à prendre. Mais, je puis vous donner l'assurance qu'aussi vrai que Dieu est mon juge, je n'aurai que des égards pour la princesse Elizabeth. Je montrerais plutôt que de souffrir qu'on fasse tomber un cheveu de sa tête. Cependant, il est nécessaire, dans l'intérêt du pays, qu'elle soit soustraite à l'influence de ceux qui, comme je le disais tout à l'heure, pourraient faire de son nom un signal de ralliement, et user de ses trésors au détriment de l'ordre de choses établi. Maintenant, vous me comprenez, et trois d'entre vous resteront comme otages dans mes mains jusqu'à ce que ces conditions soient remplies. Le marquis de Schomberg, le baron de Rotenberg et le comte de Schonwald, continua Zitzka, demeureront au château, et leur personne me garantira la remise de la princesse et de ses trésors. Je vous accorde pour cela six semaines. Si au bout de ce temps l'un a pas satisfait à ces demandes, la tête du marquis de Schomberg roulera sur l'échafaud. Je laisserai ensuite écouler une autre période de six semaines, et si je ne vois paraître ni la princesse ni ses trésors, ce sera au tour du baron de Rotenberg. Un troisième intervalle de six semaines sera encore accordé, et ce sera votre faute, messeigneurs, si le comte de Schonwald meurt comme ses deux compagnons. Mais si une pareille catastrophe arrivait, j'accorderais une quatrième période de six semaines, et si l'on ne se rendait pas, alors malheur à la ville de Prague ! cria Zitzka dont l'œil lançait des éclairs, et dont le visage eut une expression terrible. Rien, ajouta-t-il, rien ne le sauvera de ma colère : je l'abandonnerai à mes troupes pour être pillée et saccagée, jusqu'à ce qu'il n'en reste pas pierre sur pierre ! Gardes, entrez !

Avant que les seigneurs eussent eu le temps de revenir de la consternation où les avait jetés les menaces de Zitzka, la porte s'ouvrit avec violence, et la salle se remplit de guerriers taborites.

Zitzka donna des ordres auxquels on obéit promptement ; tandis qu'on poussait le marquis de Schomberg, le baron de Rotenberg et le comte de Schonwald vers une autre partie des immenses bâtiments du château, où ils devaient demeurer prisonniers, le reste des seigneurs fut conduit hors de la salle, escorté hors du château, et là, on les laissa se disperser à leur gré.

La salle était vidée, et Zitzka et Henri de Brabant se trouvaient seuls.

— Je vous avais dit que je serais ici ce soir, observa le Taborite en souriant au chevalier, et j'ai tenu ma parole. Prague est encore une fois en mon pouvoir. Ah ! ils se doutaient peu que, pendant que j'étais campé loin d'ici, je laissais aller exprès leurs

machinations, afin de me rendre maître tout à la fois de leur vie et de leur liberté ! Mais nous parlerons de cela dans une autre occasion ; à présent, il faut que j'aille distribuer mes troupes dans la ville et donner des ordres au sujet de la garnison que nous avons faite prisonnière.

Zitzka et Henri de Brabant sortirent du château, salués par les sentinelles taborites. Après avoir dépassé le pont-levis, le chevalier prit congé du guerrier, regagna l'hôtel du Faucon d'Or, tout en se demandant quelle devait être sa conduite dans la phase nouvelle où entraient les affaires de Bohême.

L'établissement de maître Tremplin était déjà en vue quand une femme à la tournure gracieuse s'approcha de Henri de Brabant, et, après lui avoir glissé dans la main un billet, se retira précipitamment. Mais notre héros avait reconnu Linda, l'une des suivantes de Satanais.

Le chevalier serra la lettre sous son pourpoint et continua son chemin. Il était arrivé sur le seuil de l'hôtel, quand quelqu'un le tira brusquement par la manche. Il se retourna, et vit Béatrice, dont le visage n'était qu'à moitié caché par son voile.

La jeune fille posa son doigt sur ses lèvres, comme pour lui recommander le secret, lui remit une note dans la main, et puis s'éloigna avec rapidité.

Deux lettres ! remises à quelques minutes d'intervalle, et par les suivantes de Satanais !

On conçoit que le chevalier fût impatient de savoir ce que contenaient ces billets qu'on lui avait remis avec tant de précaution. Il courut à sa chambre et ouvrit celui que lui avait glissé Linda. A son extrême surprise, il était signé *Elta*. Sans le lire, il brisa le cachet de l'autre, qui portait la signature de la *fille de Satan*.

XVI

Où l'on revoit la jeune fille que Henri de Brabant a sauvée dans notre premier chapitre.

Retournons au château de Rotenberg.

C'était le troisième jour après les incidents que nous avons racontés dans les pages précédentes. Une lampe brûlait tristement sur la table, dans la chambre des États.

C'était l'appartement, on se le rappelle, où Henri de Brabant avait passé la nuit quand il s'était arrêté dans ce château, en se rendant à Prague ; et il appartenait à cette aile de la maison qui était restée fermée durant tant d'années, et où, disait-on, l'on entendait et l'on voyait des choses étranges et inexplicables.

Les faibles rayons de la lampe tombaient sur le visage pâle et baigné de larmes d'une jeune fille merveilleusement belle, qui était assise près de la table, et qui se tenait la tête languissamment appuyée sur son bras.

Elle avait environ vingt-trois ans, et quoique ses vêtements fussent des plus simples, une grâce toute naturelle caractérisait sa personne. Sa figure était ovale, et ses traits avaient une perfection rare. Son front était haut et large, et exprimait l'intelligence et la décision. Sa bouche petite et ses lèvres de corail avaient une douceur infinie ; son nez était parfaitement droit, et son menton admirablement arrondi. C'était un de ces profils que Rembrandt aurait aimé à dessiner, surtout dans l'attitude où nous la voyons en ce moment.

Ses yeux n'étaient pas très-grands ; mais dans leur teinte bleue, on lisait une sensibilité ineffable, et ils étaient ombragés de longs cils brun.

L'aspect de la chambre était absolument tel que nous l'avons décrit dans un de nos premiers chapitres. Les draperies qu'on avait changées et les draps blancs du lit contrastaient singulièrement avec la tapisserie en lambeaux qui couvrait les murailles.

Il était dix heures du soir ; la lune brillait dans le ciel, et poursuivait sa course à travers l'espace.

La jeune fille se leva de son siège, et s'approcha de la fenêtre ; elle l'ouvrit, et regarda dehors. Le fossé brillait comme une rivière argentée, et tout était calme et fraîcheur à l'extérieur, comme la nuit où Henri de Brabant avait couché dans cette chambre des États. Mais à l'intérieur, tout était sombre, et l'on ne respirait que l'odeur des meubles pourris et des boiseries vermoulues.

(A continuer.)

BUREAU DES COMMISSAIRES DU CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

OTTAWA, 3 Mars 1869.

LES Commissaires donnent avis qu'en conséquence de l'interruption du service des malles par tout le pays, causée par les dernières tempêtes, les Plans pour les trois autres sections à donner ne seront prêts à être exhibés que le 12 Mars courant et les "Soumissions" seront reçues jusqu'à 7 heures P. M., LUNDI, le 5 AVRIL 1869.

A. WALSH,
ED. B. CHANDLER,
C. J. BRYDGES,
WM. F. COFFIN.

11 mars 1869.

Commissaires.

RECETTE AGRICOLE

Moyen pour ne pas confondre la cigue avec le persil et le cerfeuil

Nous lisons dans le *Sud-Est de Grenoble* :

A l'occasion d'un empoisonnement par la ciguë, un des abonnés du *Mémorial de la Loire* indique le moyen d'éviter une méprise fatale qui, sans avoir toujours un résultat aussi déplorable, ne doit pas manquer de se renouveler dans les jardins où cette plante vénéneuse abonde. Sa ressemblance avec le cerfeuil et le persil surtout peut tromper les cuisinières peu expérimentées. — Afin d'être à l'abri de tout danger à cet égard, on doit adopter la culture exclusive du persil et du cerfeuil frisés. Indépendamment de la sécurité qu'ils offrent, ils ont encore le double avantage de monter à graines plus lentement et d'offrir en garniture une gracieuse décoration.

C I R C U L A I R E

A Messieurs les anciens Directeurs, Professeurs et Elèves du Collège de Sainte-Anne.

MESSIEURS,

Le 28 mars 1867, plusieurs des anciens élèves du Collège de Ste. Anne, se trouvant réunis dans cette maison, exprimèrent le désir de faire pour cette institution ce qui avait été fait ailleurs avec tant de succès, et proposèrent de faire exécuter les travaux intérieurs de la chapelle du Collège. De suite un comité se forma et décida d'adresser à tous les anciens Directeurs, Professeurs et Elèves du Collège une circulaire qui fit connaître ce désir et qui en même temps demandât une souscription de \$1,200.00 pour exécuter les travaux projetés. Cette circulaire fut expédiée le 20 mai suivant. Plusieurs, par un malentendu auquel le Comité ne devait pas s'attendre, ne la reçurent pas et se plaignirent avec raison d'être privés du plaisir de s'associer à une œuvre à laquelle leur cœur se sentait si heureux de prendre part. Bon nombre répondirent à l'appel et les souscriptions se montèrent à la somme de \$500.00. Nous publierons plus tard la liste complète des contributions et ferons connaître les noms de tous ces généreux amis. Le Comité était décidé à se mettre à l'œuvre, lorsqu'on le pria d'ajourner les travaux pour prendre en considération un autre plan, une modification importante proposée et appuyée par un grand nombre d'amis de la maison : il s'agissait de construire une nouvelle chapelle en dehors du corps de bâtisses actuelles.

Après mûres et longues délibérations, le Comité crut devoir s'en tenir au premier projet. Il fit donc commencer les travaux, et aujourd'hui il a la satisfaction d'annoncer qu'il espère les terminer vers la mi-juin, afin de faire l'inauguration de cette chapelle le 21 du même mois, jour de la fête de St.-Louis de Gonzague, patron du Collège.

Que ceux donc qui n'ont pas reçu la première circulaire ou qui n'ont pas encore pu souscrire, et qui cependant seraient heureux de contribuer à l'achèvement de la chapelle du Collège, afin de donner par là un témoignage de gratitude à la maison où ils ont passé les plus belles années de leur jeunesse, veuillent bien se regarder comme respectueusement et cordialement invités par la présente circulaire, et faire parvenir leur contribution, soit à M. le Président du Comité, soit à M. le Secrétaire, soit enfin à quelqu'un des Messieurs du Collège.

Le Comité croit devoir exprimer l'espoir que la démarche qu'il fait aujourd'hui rencontrera absolument toutes les vues des anciens élèves du Collège, et qu'ils voudront bien mettre autant d'empressement à faire finir l'œuvre commencée que Messieurs les amis de l'institution en ont mis à l'exécution des travaux intérieurs de la Salle destinée à Messieurs les Etrangers, laquelle est aujourd'hui complètement terminée.

Enfin le Comité est très-heureux de profiter de la circonstance pour présenter ses plus chaleureux remerciements à ces dévoués amis du Collège, ainsi qu'aux anciens élèves qui ont si bien accueilli son premier appel et ont répondu en conséquence.

J. C. CLOUTIER, Ptre., Président,
Curé de Cacouna, Comté de Témiscouata.

H. POTVIN, Ptre., Secrétaire,
Curé de St. Denis, Comté de Kamouraska.

Collège de Ste. Anne, ce 4 mars 1869.

P. S.—Pour éviter le malentendu dont on s'est plaint à propos de la première circulaire, et faire en sorte que la présente parvienne à tous les intéressés, nous l'expédions à tous les anciens Directeurs, Professeurs et Elèves dont nous connaissons la résidence, et nous prions de plus Messieurs les Editeurs des journaux français et anglais de la Puissance du Canada de vouloir bien lui donner publicité dans les colonnes de leurs journaux, et en même temps d'accepter, en retour de cet acte de courtoisie, nos plus sincères remerciements.

J. C. C., Président,
H. P., Secrétaire.

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE !!!

Ceux qui désirent se procurer l'histoire complète des *Secrets de la Maison Blanche*, pourront le faire en s'abonnant à la *Gazette des Campagnes*. Les numéros contenant cette intéressante histoire seront expédiés à ceux qui en feront la demande. L'abonnement alors datera du 1er janvier 1869.